



Martine Thorre-Gachet

Contrariété d'un gaucher

Éditions du

123

L'AMITIÉ

Une fois Sam déposé à l'école du bourg et Jésus embarqué dans le minibus du centre, je soufflai un instant, pris mon café en paix, debout contre le plan de travail de la cuisine. Il me restait trois quarts d'heure pour ranger la table du petit déjeuner de mes hommes – hors de question qu'il subsiste une miette sur la table lorsque Jésus rentrerait, sinon ce serait le drame.

Comme presque chaque matin, j'eus peu de temps pour m'occuper de moi, me doucher et m'habiller.

Vingt minutes de trajet dans ma vieille Volvo verte plus tard, comme le trafic était fluide ce matin-là et qu'il n'y avait pas eu d'accident sur la rocade, j'arrivai au bureau. Une fois de plus, j'étais en retard. Je sortis de mon sac mon portable et ma trousse à maquillage, mes cheveux n'étaient pas tout à fait secs mais je passai les doigts dans mes mèches blondes et bouclées, et *basta* ! J'ai un drôle de nez court, aplati à sa base, qui pourrait laisser penser que j'ai des origines polynésiennes, mais non, ma famille est originaire de Touraine. Un petit coup de mascara noir pour éviter d'avoir des yeux de poisson mort, un aller-retour de blush rose sur les joues, du

brillant sur mes lèvres charnues et me voilà prête. Pas si mal pour quarante et un ans...

J'écoutai les messages du répondeur, consultai mon éphéméride, organisai ma première journée de travail de la semaine.

Mes collègues étaient arrivées. Cela pouvait paraître un peu excessif mais, au fil des années, elles étaient devenues ma famille : une vraie amitié nous liait, malgré nos différences.

Léa m'embrassa chaleureusement. Elle était longue, fine, célibataire la plupart du temps, très élégante – tout son salaire passait dans ses vêtements –, son vernis n'était jamais écaillé et ses cheveux noirs et brillants passés au lisseur tous les matins. Oui, ses beaux cheveux, objet de toute son attention, et pourtant Léa était trichotillomane. Lorsqu'elle était stressée, elle perdait le contrôle de ses impulsions et s'arrachait des cheveux qu'elle finissait par manger pour se soulager... Donc nous, ses amies, la surveillions en période de stress pour faire diversion au moment propice. Évidemment, on ne pouvait l'aider qu'au bureau. Certains lundis, elle revenait avec des plaques de cheveux en moins qu'elle planquait sous des bonnets ou des foulards. Sa gentillesse était légendaire, mais c'était une proie facile pour qui avait un peu d'autorité et de cynisme. Sa vie sentimentale était un désastre, Léa n'aimait que des hommes inaccessibles ou très mariés. Elle était drôle, touchante, dévouée et, à trente-cinq ans, elle ne rêvait que de bébés qui ne déformeraient pas son corps de sylphide et qu'elle habillerait chez *Bonpoint*.

Elle partageait le bureau de Violette, quarantenaire joyeuse et positive, petit bout de femme potelée dont le dynamisme galvanisait son entourage, ses collègues en l'occurrence. C'était un cyclone, notre nécessaire ouragan, elle menait le bureau avec maestria, organisait les missions et discutait avec les patronnes. Elle gérait tout aussi énergiquement sa vie avec ses quatre gamins dont elle avait la garde depuis que leur père était tombé amoureux d'une bombe métisse callipyge de vingt-cinq ans. Violette évitait d'avoir des états d'âme, elle disait qu'elle n'avait pas les moyens de se regarder le nombril avec ce qui l'attendait chez elle, soit quatre gosses potentiellement anxiogènes qui grignotaient sa vie et qu'elle adorait.

— Bonjour Anna, déjà là, la rocade était vide ?

— Comment je dois le prendre, Patou ? Le cabinet d'avocats Donevelle, Dubreuil et Malivers aurait-il à se plaindre de mes exceptionnels retards ?

J'embrassai avec affection Patricia. Elle, c'était l'artiste, sa passion était le violoncelle auquel elle consacrait toute sa vie et disait n'avoir pas de place pour un compagnon. Artiste et comptable du bureau, sa rigueur des chiffres rejoignait celle des notes qu'elle s'imposait chaque soir. Elle aimait les deux exercices, ses indispensables repères pour tenir debout. Elle donnait des concerts dans de petites salles communales ou des fêtes paroissiales et avait une foi en Dieu inébranlable. Patricia travaillait seule dans son petit bureau rempli de classeurs multicolores, parfaitement alignés et étiquetés.

Quant à moi, je partageai mon bureau avec la

douce Hélène. Tant de bonté et d'empathie chez une même personne me semblait impossible avant de la rencontrer six ans auparavant. Hélène vivait avec sa mère. À cinquante-cinq ans, elle s'habillait comme une collégienne d'autrefois, rien à voir avec les nymphettes actuelles. Sa mère l'ayant eue à seize ans, elle avait voulu *protéger* sa fille qui n'avait pas de père, et l'avait écartée de la vraie vie, une vie où l'on rencontrait l'ennemi juré, l'homme. C'est au bureau qu'Hélène venait prendre la mesure de la réalité au travers de nos vies. Elle vivait par procuration les nôtres qu'elle envoyait parfois, se rendait compte aussi de ce à quoi elle avait échappé, connaissait tout de nos enfants et ne ratait aucun anniversaire.

Toutes les quatre m'étaient très précieuses et allaient jouer un rôle important dans ma vie.

★

— Bonjour, mesdames ! En forme, ce matin ? Violette, est-ce que Mme Marsat a confirmé son rendez-vous, ce qui ne m'arrangerait pas car je dois être au Palais à 11 heures ?

Valérie Donevelle, avocate au barreau de Bordeaux, venait d'entrer dans le bureau où son secrétariat était en train de boire le premier café, déployant dans son sillage sa fragrance préférée, Shalimar. Chaque fois que je respirais ce parfum, ma mère s'imprimait en hologramme. Valérie était une femme très élégante, elle avait la silhouette et les moyens de l'être, et portait ce matin-là un ensemble Kenzo anis. Les semelles de ses escarpins étaient

rouges comme ses lèvres et son carré blond aux épaules était balayé de mèches plus foncées. Elle posa son Birkin géant – tant qu’à être une femme Hermès, elle ne lésinait pas – négligemment ouvert comme un simple fourre-tout sur le bureau de Violette, prit son parapheur et, avant de rejoindre son bureau, passa la tête dans celui de Patricia et lui demanda comment allait madame mère ce matin.

Valérie était une bonne patronne. On l’appelait « la boss » parce que, bien qu’elle ait deux associées, c’est elle qui avait créé le cabinet quinze ans auparavant, et aussi parce que c’était une grande gueule. Elle était capable de colères homériques et de ne plus s’en souvenir une heure après. Avec ses salariées, elle n’était pas manipulatrice. Elle s’intéressait à nos vies et obtenait de nous le meilleur.

Aurélie Dubreuil et Jeanne Malivers avaient rejoint le cabinet au fil des ans. Aurélie était très centrée sur sa petite personne ; brillante avocate, elle écoutait très peu ce qu’on lui disait et, de toute façon, ce qu’on lui disait était toujours prétexte à rebondir sur elle. Aurélie n’aimait qu’elle et sa famille, le reste du monde n’était que satellites minuscules qui tournaient autour de sa planète. J’avais du mal à la supporter plus de cinq minutes mais, heureusement, je travaillais à mi-temps pour Valérie et à mi-temps pour Jeanne.

Jeanne... On aurait dit une héroïne des sœurs Brontë. Elle avait une allure très sévère, toute de noir vêtue, une raie au milieu de son crâne séparait des cheveux poivre et sel qu’elle attachait en catogan, pas un gramme de maquillage sur son

teint si pâle, toujours en jupe et mocassins Tod's noirs. Mais quand Jeanne souriait, le soleil passait sur ses traits ingrats. Sa denture régulière d'une incroyable blancheur et son sourire la rendaient belle. Dommage que sa vie ne lui ait pas permis de sourire souvent. Elle avait perdu son mari et son fils dans un des attentats qui avaient endeuillé l'Espagne quelques années auparavant. Jeanne parlait doucement et, même lorsqu'elle plaidait, sa voix posée et déterminée restait douce, elle assénait des vérités cruelles et des objections implacables avec cette même douceur. Je la trouvais apaisante, décalée ; elle vous regardait avec profondeur et semblait vous connaître, elle avait toujours l'air de demander une faveur lorsqu'elle apportait du travail à faire et n'exigeait jamais rien, contrairement à Aurélie et Valérie.

Si je parle d'elles longuement, c'est parce que travailler dans cet univers de femmes si différentes m'avait fait beaucoup de bien. Je n'avais pas connu cette solidarité féminine dans le secrétariat où je travaillais autrefois, un centre de rééducation fonctionnelle. Là-bas, c'était chacun pour soi. Ici, discuter devant un café, partager les problèmes et les réussites scolaires, les soucis de santé, les stratégies amoureuses, les choix d'orthodontistes, les chagrins d'amour, les parents vieillissants abusifs, les projets de vacances, les articles des magazines et les bouquins à lire absolument, les nouvelles coupes de cheveux, les vidéos YouTube, la meilleure façon de travailler un dossier, faisaient partie des multiples choses apprises avec elles.

C'est aussi avec elles que j'avais commencé à parler de ma vie. Il avait fallu que je sois vraiment en confiance. Il est vrai que deux bonnes années avaient été nécessaires avant que je me décide à le faire... Mes collègues savaient juste à cette époque que j'étais mariée avec Jésus, tétraplégique depuis quinze ans et que nous avions un petit garçon, Sam.

L'ENFANCE

Les téléphones sonnaient, les claviers crépitaient ; le facteur déposa l'énorme courrier du jour et je fis le tri comme chaque matin, des piles pour chaque secrétariat que j'irais distribuer un peu plus tard. Une fois encore, la lettre que j'attendais n'était toujours pas arrivée. J'avais donné l'adresse du bureau pour une improbable réponse car il n'était pas possible qu'elle arrive à la maison et que Jésus la voie. Cela aurait déclenché une polémique sans fin.

J'avais écrit à mon père et, même si je ne comptais pas vraiment avoir de réponse, j'y pensais, sans toutefois l'espérer.

Marc, mon père. Il nous avait quittées, ma mère et moi, l'année de mes douze ans. Il était parti avec une très belle femme à qui il avait fait un enfant. J'ai un demi-frère de vingt-cinq ans que je n'ai jamais vu. La fracture avait été radicale, mon père s'était borné à payer la pension et à m'envoyer une carte postale pour mon anniversaire, et à téléphoner le jour de l'an. Que l'année soit bonne ! Comme si elle pouvait être bonne sans lui... Il ne connaissait ni mon mari ni mon fils. Je traînais depuis vingt-neuf ans l'absence et le manque de cet homme dont le

rejet me minait encore. J'avais décidé de lui écrire combien il avait ensoleillé mon enfance et pourri le reste de ma vie ; combien j'avais eu besoin de lui dans les moments difficiles et dans les plus beaux instants, combien son absence était cette plaie toujours ouverte, combien je le trouvais minable d'avoir abandonné une petite fille, même pas encore une ado, à l'inévitable douleur du rejet. Qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour ne plus être aimée de lui ?

Ma mère, Alice, qui ne vivait que pour son mari, avait sombré dans un état proche du deuil, me prenant sans cesse à témoin de son infortune et de son désespoir. On ne pouvait lutter contre la beauté et cette garce était flamboyante, me disait-elle. Comment se battre avec ses pauvres armes ? Elle n'était ni belle, ni brillante, elle était courtaude, grasse mais sans volupté, geignarde ; elle était de ces êtres à qui il ne faut jamais demander s'ils vont bien car ils vous racontent par le menu le détail de leurs maux. Donc, quand Élodie était arrivée pour un intérim dans les bureaux de mon père qui dirigeait une entreprise de soudure, elle avait comme une évidence colorisé la vie de Marc, rongée par la routine. Les femmes qui l'attendaient à la maison n'avaient pas pesé bien lourd dans la balance de son désir d'homme : Élodie l'avait littéralement enflammé et il avait en quinze jours établi une nouvelle règle du jeu et choisi sa reine. Il avait quitté Bordeaux avec elle, liquidé ses affaires rapidement, vendu ses parts à son associé interloqué... Il était parti s'installer à Nantes où il s'était lancé avec succès dans l'immobilier. Quelques années plus tard,

un autre enfant m'avait remplacée dans le cœur de mon père et cela, c'était impossible à accepter. Je lui avais enfin écrit mon chagrin, mon mépris, pour l'empêcher de dormir, même si je n'étais pas assez stupide pour imaginer que cela le culpabiliserait. Et puis, un soir, mon petit garçon m'avait demandé, innocemment ou non, pourquoi, puisque son grand-père n'était pas mort, il ne pouvait jamais le voir. Oui, pourquoi ? Il avait le droit de le connaître, je n'avais pas encore eu le courage de lui dire la lâcheté, l'inélégance, la petitesse, la démission de son grand-père. Il n'avait que huit ans et le temps de découvrir l'étendue et les ravages de mon chagrin. Il savait juste qu'il avait deux grands-pères et qu'il n'en connaissait qu'un.

Je n'avais pas parlé de ma lettre à Jésus car il n'aurait pas compris que j'accorde à ce « type », comme il l'appelait, la faveur de m'intéresser à lui et il m'aurait demandé pourquoi je lui écrivais seulement maintenant. Pour lui, les choses étaient blanches ou noires, jamais grises, c'était un homme à principes et, je le savais maintenant, depuis quinze ans que j'étais sa femme, souvent à la limite de la psychorigidité... Et des lettres, j'en avais écrit des tonnes, jamais envoyées, mais la réflexion de Sam avait été le facteur déclenchant.

— Merci, ma belle, me dit Violette, pose la grosse enveloppe sur la console, s'il te plaît. À voir ta tête je peux supposer que tu n'as pas ta réponse ! Mais qu'est-ce que tu croyais, qu'il allait se précipiter sur son stylo et te demander pardon ? Un mec capable

de faire ce qu'il a fait doit passer une ramette A4 avant de faire un brouillon qui se tienne pour expliquer sa lâcheté à sa fille qu'il a abandonnée ! Arrête de te prendre la tête et dis-toi que tu ne dois rien attendre de lui ! S'il a le culot de se justifier, tu aviseras, mais pour l'instant ta vie est assez compliquée, n'en rajoute pas ! Et dis-moi si tu as pu regarder le dossier des Jacquemard et voir ce que Valérie peut demander comme pension compensatoire... ?

— Violette, je voudrais juste pouvoir dire à Sam que son grand-père veut le rencontrer, c'est tout...

— Ben voyons, tiens, porte ça à Hélène, c'est le mémoire additif du dossier Bacquet-Vandernotte, elle l'attend...

Je remontai mes lunettes sur mon nez, évitai de renifler devant Violette qui n'aurait pas hésité à m'engueuler devant une émotion jugée inappropriée...